

Escarmouche culturelle

Cité à comparaître? La revue face à elle-même. Journées d'études des revues culturelles du Québec, les 27 et 28 novembre 2008 (BAnQ, Montréal)

Mathieu Arsenault

Number 224, January–February 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16721ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M. (2009). Escarmouche culturelle / *Cité à comparaître? La revue face à elle-même*. Journées d'études des revues culturelles du Québec, les 27 et 28 novembre 2008 (BAnQ, Montréal). *Spirale*, (224), 4–4.

Escarmouche culturelle

Cité à comparaître? La revue face à elle-même

Journées d'études des revues culturelles du Québec, les 27 et 28 novembre 2008 (BANQ, Montréal).

par MATHIEU ARSENAULT

Les 27 et 28 novembre derniers se tenaient deux journées d'études sur les revues culturelles au Québec, durant lesquelles des représentants de plusieurs revues avaient été invités à venir réfléchir sur la situation du milieu. Il s'agissait du premier événement de ce genre à se tenir. Les organisateurs, Patrick Poirier et Jean-François Bourgeault, avaient bien mis en garde tous les participants : il serait préférable que la pensée puisse avoir le dessus sur la présentation des revues et des nombreux défis que celles-ci doivent relever année après année. Malgré ces appels répétés, une bonne part des discussions a fini par tourner autour de questions telles que les coupures de subventions, les moyens d'accroître le lectorat et la visibilité. Pour quiconque n'évolue pas dans ce milieu, c'était, il faut le dire, un peu ennuyant. Ennuyant jusqu'à ce que, lors de la toute dernière période de questions, Martin Jalbert de la revue *À babord*, lève sa main pour intervenir : « je vous entends parler depuis le début de l'après-midi et je ne peux pas m'empêcher de remarquer la similitude qu'il y a entre votre discours et celui d'un chef d'entreprise. C'est un discours de gestionnaire et je me pose la question de la différence qu'on peut faire entre la production capitaliste et la production culturelle... », demanda-t-il en substance.

C'est à partir de ce moment que la discussion s'est enfiévrée, devenant du coup plus intéressante. Cela s'est produit en deux temps. D'abord, du côté des « gestionnaires » de revue, il y eut une levée de boucliers, ceux-ci estimant qu'une revue ne peut survivre sans qu'on se préoccupe de la question financière et du lectorat et que, du reste, il est contre-productif de mettre la culture et le marché du même côté, car, après tout, on voudrait bien être marginal et idéaliste, il reste que ces revues ne

sont jamais aussi utiles à la culture que lorsqu'elles survivent et prospèrent. Loin de calmer le débat, ce commentaire provoqua immédiatement la réaction inverse. « Mais les revues devraient-elles nécessairement survivre ? », demanda en effet Étienne Beaulieu de *Contre-jour*. D'autres membres du comité de *Contre-jour* en rajoutèrent alors, affirmant que la mentalité de gestionnaire à la recherche d'un plus grand lectorat ne saurait être plus éloignée de leur conception d'une revue, c'est-à-dire un espace public de débats et un lieu de commerce des idées, idées sans lesquelles on se demande bien pourquoi on devrait continuer à faire des revues. Les intellectuels de *Contre-jour* se sont alors fait accuser de semer la discorde, de vouloir tuer les revues (et la culture par le fait même) en tenant un discours contre-productif, « quand nous devrions tous faire front commun face aux conservateurs qui veulent couper nos subventions ».

Critiquer le culturel

Qu'est-ce qui s'est passé? On avait d'un côté un « front commun » de revues spécialisées qui font le plus souvent la promotion de l'actualité culturelle à travers ses productions : films, pièces de théâtre, romans, expositions, etc. Dans leur optique, il n'y a pas à revenir sur la question de la culture : chacun des produits culturels dont parlent ces revues constitue une manifestation de cette grande entité abstraite qu'est la culture qui les subordonne : dit succinctement, plus on parle des productions d'ici, mieux la culture se porte. En contrepartie, la revue *Contre-jour* ne se présente pas comme une revue relevant d'un champ spécialisé. Elle était pour cela parmi les seuls invités, à ces journées d'étude, capable de poser la question du sens des revues, de leur pertinence, mais aussi de la pertinence d'une conception de la

culture en tant qu'espace de circulation des produits artistiques. Ce modèle, Michel Deguy l'appelle le « culturel », soit la culture envisagée comme un espace en tout point analogue au marché, c'est-à-dire qu'il est « gérable », « rentable », et au public indéfiniment expansible, à cette exception que son financement est principalement public.

Quoi qu'on puisse en dire, le culturel favorise le conservatisme. Par son système de subventions qui ajuste lentement les parts de financement allouées aux diverses instances, il donne priorité à leur saine gestion à long terme au détriment de leur pertinence dans l'actualité; par son obsession pour l'accroissement du lectorat, il encourage la promotion de l'idée la mieux partagée de l'art au détriment de ces événements esthétiques singuliers qui échappent à la sensibilité de ce public de badauds non spécialistes à l'endroit duquel le culturel ne cesse de faire de la réclame. Pierre Lefebvre, dans la revue *Liberté* de novembre 2008, rappelle également que par son discours sur la rentabilité de la culture, le culturel ne fait que prêter le flanc aux politiques qui n'ont que faire de l'art, car en matière de divertissement, la loterie demeure en tout temps un meilleur investissement pour l'État. Du reste, Lefebvre, mentionne aussi les dangers qu'il y a à rabattre systématiquement le rôle du culturel sur celui de la représentation identitaire : après un moment de ce régime, le culturel n'arrive plus à faire qu'une chose, « préserver les représentations idylliques qu'on aime à se faire de nous-mêmes », donnant toute la place à ces productions convenues qui, à l'image des romans du terroir, ne plaisent pourtant à personne.

Y a-t-il un sens à poser la question du culturel? Non seulement il y en

a un, mais n'en déplaie aux gestionnaires, ce questionnement demeure, en dernière instance, la seule manière de redonner une forme de légitimité à notre culture. Car une culture n'est jamais aussi prospère et en santé que lorsqu'elle peut supporter la critique et survivre à sa propre remise en question. Je ne suis pas toujours entièrement d'accord avec la posture qu'ont choisi d'incarner les penseurs de *Contre-jour*, mais leur position intellectuelle leur a permis de poser une question en regard de l'actualité culturelle, sans ménagement, sans calcul, ne demandant des comptes à rendre qu'à la seule exigence de rigueur et de probité intellectuelle. En fait, *Contre-jour* (mais aussi *Liberté*, *Spirale*, *L'Inconvénient* et d'autres encore) possède une force que les revues spécialisées n'ont pas, celle de pouvoir penser en dehors du régime du culturel des questions d'ordre général, alors que les revues de cinéma arrivent à poser des questions de cinéma, les revues de théâtre des questions de théâtre, les revues de littérature des questions de littérature, etc. Malgré l'emploi de certaines formules plus ou moins malheureuses et la réaction que ces interventions ont provoquées lors de cette journée, la question du culturel montre toute sa pertinence, voire sa virulence, et justifie tout à fait l'existence de ces espaces de pensée en marge de toute institution que sont les revues d'idées¹.

1. On ne saurait assez souligner l'excellence de la participation d'Éric Perron à cette discussion, le rédacteur en chef de *Ciné-Bulles*, qui par ses appels répétés au « front commun » et par la vigueur qu'il a mis à dénoncer toute forme de dissensus et, par là, de débat, a donné aux intellectuels de la salle cette motivation et cette énergie qui leur aurait peut-être manqué autrement.